

INSERTIONS

Addresser au bureau du Journal le 8 à 11 heures du matin et de 2 à 6 heures ou de 8 à 10 heures du soir.
Édition et Administratif: PIEDRAS, 277 Grand' Rue

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

1^{re}. Année Num. 110-- 35

DIRECTEUR: J.-G. BORON D'UBARD

MONTEVIDEO--Mardi 13 Octobre 1891

Un coup de folie

On lira plus loin les détails que nous avons pu recueillir sur la déplorable tentative qui a atteint dans la nuit du dimanche à lundi une émission de sang, qui a jeté l'alarme dans la population tout entière.

A quelque point que l'on apprécierait, quelle opinion que l'on se fasse de l'actualité, il n'y aura qu'une voix, parmi les gens sensés pour réprover, dans les circonstances actuelles, un aussi funeste déchirement d'idées subversives.

After cette complication sur le pays, à l'heure où l'assemblée, la prudence et la modération imposent comme le premier des devoirs, pour assurer la reconstitution des forces économiques et de l'ordre administratif, c'est tout à l'heure un crime et une cossue, un acte de persévérance et de folie qui rien ne saurait justifier ni atténuer.

Le Gouvernement a le droit et le devoir d'être sévère pour les mauvais fils qui viennent ainsi compromettre l'œuvre patriotique commencée, et pour les agitateurs sans scrupules qui entraînent à leur suite un troupeau de pauvres diables inconscients pour les sacrifier au profit de leurs cupidités.

Il y a des heures solennelles dans la vie d'un peuple où la révolution peut devenir un décret.

Quand la force opprime systématiquement le droit, quand un despote appuyé sur une solde qu'il gorgé par lui de faveurs immorales ne reconnaît d'autre loi que son caprice ou son plaisir, quand tout espire d'obtenir justice par les voies légales est perdu, on comprend que le peuple en appelle lui aussi à la violence, qu'il oppose à la force brutale les énergies patriotes, et que préférant la mort à une servitude honteuse, il affronte les hasards d'une bataille.

Mais qui donc aujourd'hui pourrait dire, si enemis qu'il soit du docteur Herrera y Obes, et si sévèrement qu'on juge la direction donnée par ses conseillers aux affaires publiques, — qui donc pourrait affirmer que l'Uruguay se trouve acculé à une de ces situations extrêmes où tous les moyens sont bons pour se délivrer d'un joug ou d'un enchainement? Il devient honteux d'aller au combat pour l'assurer.

étrangers aux luttes du parti, sur ce terrain oriental et uniquement soucieux de la voie prospère dans l'ordre et dans la paix, nous ne pouvons que gémir sur l'avouement des maîtres qui n'ont pas su ou voulu comprendre le préjudice matériel et moral que de semblables échauffourées doivent causer à leur pays.

C'est point par de tels moyens que la République Orientale pourra punir ses blessures et ressusciter dans l'estime du monde la paix qu'elles a répétées et prolongées lui ont fait perdre.

Le pays a résolu de travailler et d'économiser, et le travail et l'économie ne saurait se concilier avec des agitations aussi insensées.

La pression tout entière a le devoir de le dire tout au contraire, et malgré la corruption de quelques employés gagnés à prix d'or par les organisateurs du plan révolutionnaire, on suivit pas à pas la marche de la corruption.

Le Gouvernement n'ignorait ni la nom des conjurés ni le détail des éléments qu'ils avaient réussi à réunir.

On savait particulièrement les fréquentes entrevues qu'avait à Buenos-Aires, où il se rendait souvent, avec don Lorenzo Latorre, le docteur Duvinhoso Terra, ex-ministre du Culte et de l'Instruction Publique, et ex-collègue du Dr. Herrera dans le ciel et du Général Tajes.

Le Dr. Terra était l'âme du complot et l'émissaire officiel des conjurés au près de l'dictateur.

C'est lui qui était chargé de renseigner sur la marche générale des choses, de lui faire connaître les plans et les forces du parti, et de rentrer en même temps de nouvelles alliances parmi les membres importants du parti nationaliste, fixés à Buenos-Aires.

Il ne semble pas qu'au début Latorre ait accueilli avec beaucoup d'enthousiasme les œuvres qui lui furent faites.

Se rentrait au compte des difficultés de l'entreprise ou bien en redoutant les conséquences possibles en cas d'échec?

M. Terra réussit cependant à triompher de ses scrupules ou de ses appréhensions, en lui offrant en hommes et en arme, qu'il disait également disponibles des ressources jugées suffisantes.

L'acceptation des offres des conjurés paraît avoir été cependant conditionnelle, Latorre ayant renvoyé à plus tard son adhésion à la nomination du chef du parti blanc qui lui était offerte.

Entre autres conditions stipulées par Latorre, on assure qu'il y avait celle de concentrer le mouvement dans la Capitale et de ne point courir les risques d'opérations dans la campagne.

Mais comment triompher dans la Capitale si on ne s'assurait tout d'abord le concours de toute ou partie de la garnison?

On a compris bien vite, et on commença sans retard le siège de ceux des officiers que l'on supposait le plus suscitable de subir et de gagner à la cause révolutionnaire.

Par malheur pour les conjurés leurs plans étant ainsi dévoilés, il devenait facile de les déjouer; il suffisait pour cela de décliner quelques-uns des militaires que l'on avait sondés et à qui l'on avait fait des offres de feindre de les accepter.

C'est, croyons-nous, ce qui a été fait, et c'est ainsi que le mouvement a pu être suffoqué dès le début.

Jusqu'au dernier moment les conjurés se sont fait, paraît-il, l'illusion d'avoir conquis à leur cause deux bataillons d'infanterie, un régiment d'artillerie un millier de citoyens résolus sans compter l'escorte qui devait ramener le dictateur de La Plata à Montevideo.

Avant cela, on espérait déjà la victoire. Il n'en fallait point tant, se disait-on, pour écraser les troupes qui prétendaient défendre le Gouvernement.

Les conjurés du reste, étaient résolus à ne rien épargner pour s'assurer la victoire et à ne reculer devant aucun attentat. On assure qu'une compagnie de dynamitaires avait été formée, et qu'elle devait être pourvus au moment opportun des plus terribles engins de destruction.

L'assassinat du Président de la République était résolu aussi, ou tout au moins sa séparation. Des assaillants avaient été disposés, dans ce but, sur son passage, et devaient l'arrêter à son retour sur le chemin du Paso del Molino.

Et l'on affirme aussi qu'il entrât dans le plan des conjurés de faire sauter la caserne du 2^{me} bataillon de Chasseurs et celle de l'Artillerie de place, et cela au milieu de la nuit, à une heure où personne ne pourrait échapper à la destruction résultante.

Comment ces exécrables préparatifs ont-ils abouti?

On nous assure qu'au dernier moment les projectiles explosifs n'ont pas été livrés par ceux qui les avaient préparés.

— A-t-il eu un remords tardif? N'a-t-on pas lui laissé la somme qu'il exigeait pour les livrer?

L'enquête qui est ouverte nous l'apprendra sans doute.

On connaît déjà le chef du groupe qui avait été chargé d'opérer contre le Président. C'est un certain Abate, bien connu déjà dans les annales du crime, pour avoir été l'un des assassins de Rucker.

La conjuration

Le mouvement ayant été fixé à dimanche, les conjurés se réunirent samedi soir pour prendre les dernières dispositions.

Des armes avaient été introduites clandestinement et déposées à l'Union; on avait réunies des munitions considérables; on se croyait sûr de l'assassinat d'une partie de la garnison, tout était prêt.

D'autre part le jour choisi ne pouvait être plus favorable. Les cours et la fête aéronautique annuelle de l'Capitaine Mayer permettraient aux conjurés de se rendre et de faire leur rassemblement à l'Union sans que l'affluence eût un caractère abnormal.

Il fut donc résolu que 600 hommes choisis parmi les plus résolus du parti national se rendraient à l'Union dans l'après-midi pour s'y armer et procéder conjointement avec l'artillerie Légère qu'ils supposaient à leur dévotion. Un groupe considérable devait être apporté sur la côte du Cerro, dans le but d'appuyer le débarquement du colonel Latorre; d'autres groupes devaient se répandre dans la ville et porter l'action sur divers points.

Latorre avait promis de s'embarquer dimanche dans l'après-midi, à Buenos-Aires, sur le vapeur *Republique* qui devait être au point du jour au Cerro.

Il prévint tout le communiqué de toutes les forces pendant que les directeurs civils du mouvement s'empareraient de la caserne d'Artillerie Légère à l'Union après quoi l'on, préparait là les dernières dispositions pour l'attaque qui n'ensemblaient contre la ville.

Quelques chefs blancs devaient en outre assurer le mouvement dans divers départements de la République.

L'avortement

Le plan n'était pas mal conçu mais il a manqué par la basse! Les conjurés ont été maladroits, et Latorre a pu prouver que brise est resté de l'autre côté du fleuve.

Le vapeur *Republique* qui devait amener ces derniers a point paru et les déshérités de Buenos Aires n'ont appris que le grand homme n'a pas tenté encore son retour de l'île d'Elbe.

L'attaque

Vers minuit, ayant-hier soir, on vit se diriger silencieusement vers le Commissariat de l'Union, de petits groupes d'individus qui venaient de points différents. Mais la police déclara point, et comme le Gouvernement savait d'avance qu'il était l'org. nistre de l'Union, il déclara tout de suite que l'assassinat de l'Union, et deux autres dont nous n'avons pu encore obtenir les noms.

Parmi les blessés se trouve un jeune homme, M. Montes de Oca, de l'Union.

Il se trouvait une prison où ils n'avaient cru rencontrer que des complices.

C'est à ce moment que M. Pantaleón Perez, se rendant compte de la situation et voyant tout perdu, éteignit tout à coup la lumière qui éclairait la pièce où l'on était en pourparlers, et chercha à fuir à la faveur de l'obscurité en bousculant la garde pour rejoindre au delà les hommes placés en observation.

Arrêté par le sentinellement, M. Perez voulut continuer à fuir, mais le fonctionnaire ne lui laissa point le temps de se dérober. Escalade de la consigne, le soldat fit feu sur le fugitif qui tomba mortellement frappé d'une balle de remington.

Ce malheureux jeune homme vécut encore assez longtemps pour qu'on ait pu recueillir sa déclaration dans le procès-verbal.

Les autres membres du directoire révolutionnaire resteront à la caserne en qualité de prisonniers.

Mais l'incident provoqué par Perez et le conflit qui en résulte ne purent passer inaperçus pour les révolutionnaires restés dans la rue, en face de la caserne; l'alarme se mit dans leurs rangs et ils comprirent aussitôt la nécessité de battre en retraite pour prendre de nouvelles dispositions et chercher un théâtre plus favorable.

Cette retraite prématée empêcha seule de les cerner dans le mouvement enveloppant qu'ils étaient en train de pratiquer le 1^{er} et le 4^{me} bataillons de chasseurs, pour pêcher d'un seul coup de fil les deux groupes dont le total était de plus de 500 hommes.

L'échauffourée

C'est alors que le 4^{me} bataillon de chasseurs, pendant qu'il manœuvrait dans la rue le 18 de Julio, ayant à son arrière-garde une batterie d'artillerie légère, arriva devant le local du Club Nationaliste où il fut reçu au passage par une décharge inattendue.

Et comme cette décharge fut faite sur lui pendant qu'il marchait en colonne, et presque dans le dos, il en résulte des pertes sensibles.

Trois officiers et un clerc ont été tués; un autre a été blessé grièvement.

La section d'artillerie qui venait à l'arrière garde fut aussi tuée en face du cantonnement révolutionnaire, et commença contre lui un feu nourri de remingtons et de mitrailleuses.

Le combat dura peu; les forces révolutionnaires reconnaissant leur infériorité cherchèrent leur salut dans la fuite, non sans laisser derrière elles quatre morts et quelques blessés.

Les victimes

Parmi les morts, on cite le commandant Macchua, de San José, un jeune homme Abramano Fernandez, le l'Union, et deux autres dont nous n'avons pu encore obtenir les noms.

Parmi les blessés se trouve un jeune homme, M. Montes de Oca, de l'Union.

Le bande d'Abate

Vers minuit, le bureau central de police fut avisé qu'on avait vu dans les environs de l'usine à gaz, dans la rue Isla de Flores, un groupe de vingt hommes armés. Le chef de ce groupe avait offert vingt piastres à un gamin pour qu'il s'informât de l'endroit où se trouvait le Président.

On a su depuis que ces individus étaient ceux qui, sous les ordres d'Abate, s'étaient donné la mission d'arrêter le Président ou de l'assassiner.

Le commandant Pelegasa, accompagné de 25 hommes, se mit aussitôt à leur recherche, mais sans résultat.

Autour du Président

Dès les premières nouvelles du mouvement de l'Union, le Président a vu accourir autour de lui un nombre considérable de citoyens qui venaient lui exprimer les vifs sentiments de douleur et d'indignation que provoque de toutes parts l'acte de démentie de quelques ambitions dévorantes.

Il y avait là le plus grand nombre des membres du parti national qui se rassemblaient au Commissariat de l'Union dans l'après-midi pour s'y armer et procéder conjointement avec l'artillerie Légère qu'ils supposaient à leur dévotion.

Le général Tajes a tenu aussi à accompagner le Président et a passé la nuit au bureau central de Police de la capitale.

Nouvelles diverses

Un groupe de révolutionnaires, raconte *El Día*, parcourut ayant-hier soir la côte du Cerro, interrogant avec tous les signes de l'impatience et de l'angoisse l'horizon du golfe et les brumes de la mer.

Le chef consultait à chaque instant sa montre. Minuit, une heure, deux heures, rien, rien, rien.

Latorre ne se montrait pas et la coque du *Republique* restait invisible.

Le commandant en chef de l'armée, formé par la réunion des 7^{me} et 8^{me} corps, est le général Davoust, duc d'Auerstal.

— Commandant l'artillerie de l'armée: général Basal de Reals de Morac.

— Commandant le génie: général Carronson. — Directeur de la télégraphie militaire, Mathot. — Trésor et Postes: payeur particulier de 3^{me} classe, Batsellère. — Prévôt et force publique: capitaine Poirier.

Il se trouvait campé pendant la nuit sur la place Zabala s'est concentré un peu plus tard au Commissariat de la 1^{re} section pour surveiller les rues.

Les bureaux de la Marina sont gardés par les forces de police.

On a redoublé le service de surveillance sur la côte et augmenté le nombre des agents sur les quais de la Douane.

Les canonniers nationaux «Artigas», «Suarez» et «Rivera» ont levé l'ancre avant-hier soir à nos heures et se sont dirigées vers l'Uruguay.

Comédie du drame?

La *Rioja* raconte assez galement l'arrestation du Dr. Terra et de ses principaux complices.

Depuis trois mois environ, les révolutionnaires croient avoir gagné à leur cause le colonel Valentin Martinez et ne lui faisaient mystère d'aucun de leurs projets.

Ils entraient et sortaient de la caserne du Régiment d'Artillerie Légère comme de chez eux. «Le Président sera bientôt, lui disaient-ils, combien il se trompe quand il prétend qu'on ne fait ici que des révoltes à la Matanza Angot!»

Avant-hier soir, quelques heures avant le moment fixé pour le grand coup, à l'issu des courses de l'Hippodrome National, le Dr. Duvinhoso Terra se dirigea vers le quartier de Valentín Martinez, accompagné de deux autres personnes, et il se rencontra là avec plusieurs chefs d'armée.

Le colonel Usher, après avoir échangé quelques paroles avec M. Terra, l'invita à dîner, et lui disait qu'il y avait quelques obstacles à manier à froid. — Fort bien, répondit Terra, j'accepte. Je vais jusqu'à ma voiture pour ordonner au cocher de descendre un caisson de vin; nous débriolons tous ensemble.

Le colonel Usher, après avoir échangé quelques paroles avec M. Terra, l'invita à dîner, et lui disait qu'il y avait quelques obstacles à manier à froid. — Fort bien, répondit Terra, j'accepte. Je vais jusqu'à ma voiture pour ordonner au cocher de descendre un caisson de vin; nous débriolons tous ensemble.

